

procurer ces eaux, je remplace l'eau de Soultzmatt par une eau gazeuse fabriquée dans un appareil, et à laquelle j'ajoute 1 gramme de bicarbonate de soude. Je fais ajouter à l'appareil gazogène, pour tenir lieu de l'eau de Bussang, de 80 centigrammes à 1 gramme de bicarbonate sodique et 5 centigrammes de carbonate de fer.

Dans la forme à marche plus aiguë, accompagnée de réaction fébrile, vous devez soutenir les forces en évitant ce qui pourrait accroître la fièvre, autant du moins que faire se peut, car le moindre repas souvent amène un redoublement; en outre, il y a presque toujours le soir un paroxysme. Pour empêcher que l'excitation digestive ne se mêle à celle qui résulte de la marche naturelle de la maladie, il est bon d'invertir l'ordre des repas, réservant le plus substantiel pour le matin, et ne donnant à l'heure du dîner qu'un potage ou même un simple bouillon.

Dans la phthisie aiguë, le lait, des bouillons légers, quelques potages clairs, sont en général suffisants. Si la fièvre est intense, et que le lait soit bien supporté, on s'en tiendra à la diète lactée, variée par l'administration de quelques bouillons de grenouille ou de poulet. Le lait d'ânesse jouit d'une antique réputation; dans ces conditions, il est plus léger, plus tempérant que le lait de vache; s'il n'est pas bien digéré et qu'il provoque des selles liquides, on le fait quelquefois passer en y ajoutant un peu de sirop de quinquina; quelques gouttes d'eau de laurier-cerise en masquent le goût, s'il inspire au malade quelque répugnance. Dans le cas de tendance diarrhéique, il faut préférer le lait de chèvre, et souvent on en assure l'assimilation en l'additionnant d'une petite quantité d'eau de chaux, d'eau de Vichy, ou en le sucrant avec du sucre alcalin. L'addition d'une petite quantité de rhum ou d'eau-de-vie le rendront plus tonique et quelquefois le feront mieux supporter.

En mettant à part la phthisie galopante, qui a la physionomie d'une maladie aiguë, et la phthisie décidément scrofuleuse, où les excitants peuvent être indiqués, en général la diététique du phthisique peut se résumer dans ces deux termes: tonifier sans exciter.

Si le médecin doit chercher à relever les forces et à augmenter les ressources de l'organisme, le malade doit chercher à éviter ce qui peut les amoindrir. Je vous ai parlé des dépenses nerveuses qui sont la suite de grandes émotions morales, de ces excès génésiques qui sont plus souvent dus à l'excitation cérébrale qu'à un besoin réel, et qui, chez des sujets prédisposés, peuvent hâter l'évolution de la diathèse. Le tuberculeux devra en général être continent, dans son intérêt et dans l'intérêt de sa

race, pour qu'il ne s'expose pas à transmettre ce germe funeste et si souvent héréditaire.

Chez la femme tuberculeuse, la gestation, comme l'a montré M. le professeur Grisolle, précipite le terme fatal. Je vous ai dit que l'allaitement était assez souvent la cause occasionnelle des tubercules; il doit donc à plus forte raison être interdit d'une manière absolue aux phthisiques, et d'ailleurs n'y a-t-il pas une importance réelle à donner le lait d'une nourrice saine à cet enfant qui probablement est né avec le germe de l'affection tuberculeuse, et qui pendant neuf mois a puisé les éléments de sa nutrition dans un sang malade. Aux femmes simplement prédisposées par leur délicatesse constitutionnelle ou par leurs antécédents héréditaires, on ne doit pas en général permettre d'allaiter. Je sais cependant que cette règle souffre quelques exceptions, et je vous l'ai déjà dit au début de ces leçons, certaines femmes délicates semblent se fortifier en remplissant les devoirs de la maternité.

Voilà, messieurs, ce que l'on pourrait appeler l'hygiène des tuberculeux, les secours que le médecin doit rechercher dans le monde extérieur (*τα έξωθεν*) pour combattre la diathèse, pour remplir la première grande indication que nous avons signalée dans le traitement de la phthisie: soutenir, tonifier l'organisme, lui fournir les moyens de lutter, de réparer.

La seconde indication, avons-nous dit, c'est d'éviter toutes les incitations morbides des organes qui sont prédisposés à devenir le siège de la production tuberculeuse; et ce précepte, croyez-le bien, n'est pas moins important pour la prophylaxie que pour le traitement de la maladie confirmée. Chez les sujets prédisposés, évitez les rhumes, ne leur laissez pas prendre racine, et surveillez avec une vigilance attentive les affections compliquées de congestion ou d'inflammation des organes respiratoires. L'ipécacuanha, les révulsifs employés au début des rhumes, les feront quelquefois avorter et contribueront, avec les précautions hygiéniques, à en abrégier la durée. Souvenez-vous que la pneumonie et la pleurésie peuvent favoriser le travail diathésique ou en étendre le foyer; prenez garde, en déployant une trop grande énergie pour éteindre la phlegmasie, d'affaiblir outre mesure l'organisme; recommandez aux malades pendant la convalescence les plus grandes précautions.

Quand je vous dis: chez les sujets prédisposés, évitez les rhumes, gardez-vous bien de croire qu'il faille les tenir enfermés dans une chambre où l'on entretient une température élevée, ne les mettez pas dans du coton,

comme on dit vulgairement ; loin de là, l'air pur, l'exercice, favorisent la calorification et par conséquent la résistance à l'impression des agents extérieurs. J'ai chez quelques-uns de mes malades prévenu le retour de catarrhes opiniâtres en leur faisant supprimer dans leur chambre à coucher des calorifères qui y entretenaient une chaleur exagérée. Le passage brusque d'une température élevée à une température basse est une des grandes causes de congestions viscérales et surtout de congestions pulmonaires. Contentez-vous d'entourer la peau d'un tissu mauvais conducteur, comme la soie ou plutôt la flanelle, qui adoucit la transition, et a, de plus, l'avantage, en vertu de la capillarité des petits tubes pileux dont elle est tissée, d'absorber les produits de la sécrétion cutanée.

Les exercices exagérés de l'appareil vocal, vous le savez, et surtout la lecture prolongée à haute voix ont été quelquefois la cause occasionnelle des premières manifestations de la maladie, et peuvent également provoquer des rechutes. Dans quelques circonstances, le silence absolu a paru contribuer puissamment à la guérison, dans les cas si nombreux surtout où le larynx est plus ou moins affecté ; et cependant on a vu dans certaines laryngites chroniques, lorsque les accidents pulmonaires paraissent enrayés et que l'altération de la voix peut être imputée à une sorte d'inertie ou d'habitude qui survit au stimulus morbide, une espèce de gymnastique vocale bien entendue ramener le larynx à ses conditions normales. Ainsi on engage le malade à émettre de temps en temps et pendant une minute ou deux des sons rythmés après lui avoir fait faire une grande inspiration. Le professeur Trousseau a employé cette méthode avec succès dans beaucoup de laryngites sans lésions organiques, et dans d'autres où, si le poumon n'était pas complètement sain, le travail morbide dont il avait pu être le siège était arrêté définitivement ou depuis assez longtemps déjà pour qu'on n'eût pas la crainte de le ranimer. Ce n'est pas, du reste, une indication qui appartienne exclusivement au traitement des inflammations laryngiennes, car, dans les arthrites, le repos absolu nécessaire pendant la période inflammatoire peut devenir plus tard un obstacle à la guérison, comme l'a démontré Bonnet. En d'autres termes, l'exercice de la fonction devient pour l'organe une condition de nutrition régulière.

Après avoir passé en revue les moyens qu'on peut opposer aux deux grandes conditions pathogéniques de la phthisie, nous devons parler des médications à l'aide desquelles on cherche à combattre le travail morbide lui-même.

Comme dans la plupart des maladies chroniques, au premier rang se présentent les eaux minérales, et parmi elles, surtout les eaux sulfureuses, dont l'utilité dans la scrofule et dans la tuberculisation pulmonaire est consacrée par la tradition et l'expérience de tous les jours. Je m'occuperai plus spécialement des Eaux-Bonnes, qui me paraissent s'adapter mieux que toutes les autres sources sulfureuses au traitement de la phthisie : je vous dirai quelles sont les conditions de cette supériorité que l'opinion leur accorde depuis longtemps, et qui me semble fondée sur des titres réels.

Parlons d'abord de leur composition chimique : sans doute la chimie ne nous fournit que des renseignements bien insuffisants pour apprécier l'action des eaux, cependant nous ne devons pas les négliger. D'après les recherches de M. Filhol, les Eaux-Bonnes ont une constitution à part et diffèrent de toutes les autres sources pyrénéennes. Un litre d'eau renferme un peu plus de 2 centigrammes de sulfure, mais celui-ci, au lieu d'être exclusivement à base de sodium comme dans toutes les autres eaux des Pyrénées, est encore à base de calcium ; le chlorure de sodium s'y trouve en proportions très-notables (2 centigrammes et demi pour un litre environ) avec des traces de fer et d'iode. Voilà ce que l'analyse nous donne jusqu'à présent ; mais la chimie, vous le savez, ne trouve guère que ce qu'elle prévoit d'avance pouvoir trouver. Voyez ce qui s'est passé pour l'arsenic et l'iode : dans combien de corps ne les a-t-on pas rencontrés depuis qu'on a eu l'idée de les rechercher ! Savons-nous si des substances plus actives, encore inconnues jusqu'ici, n'existent pas dans les eaux minérales et n'en modifient pas les propriétés ? Aussi, tout en tenant compte des données fournies par l'analyse, faut-il considérer ces eaux comme des unités complexes au point de vue thérapeutique, et en étudier les effets sur l'homme sain ou malade.

Les Eaux-Bonnes produisent une excitation générale du système nerveux, elles stimulent l'activité nutritive en général, augmentent l'appétit, accélèrent la digestion et sollicitent les fonctions sécrétoires. Après quatre ou cinq jours de leur emploi, comme l'a remarqué M. Andrieu, il est commun d'entendre les malades accuser des symptômes d'excitation qui tendent à se localiser dans les organes respiratoires : ils éprouvent un peu d'insomnie ou d'agitation nocturne, ils sentent vers la gorge et vers le larynx de la chaleur, de l'irritation ; souvent en même temps a toux et l'expectoration augmentent. M. Cl. Bernard nous a donné l'explication de ces phénomènes, en nous montrant que la muqueuse respiratoire élimine le soufre introduit dans les voies d'absorption. Si

cette stimulation générale ou locale dépasse certaines limites d'intensité et de durée, on la modère en diminuant ou même en suspendant, s'il est nécessaire, pendant un jour ou deux la dose des Eaux-Bonnes, en faisant prendre, suivant le cas, de l'eau de laurier-cerise qu'on peut combiner avec des narcotiques doux.

L'expectoration, en même temps qu'elle augmente, change souvent de nature; elle devient moins opaque, *plus aiguë*, avant de diminuer ou même de disparaître.

Ces phénomènes d'excitation ne sont pas constants et ne sont pas une condition indispensable de l'action curative des eaux, qui peut s'effectuer d'une manière lente et presque insensible.

Bordeu, le premier, a employé les Eaux-Bonnes dans la phthisie. Après avoir constaté leur efficacité dans les plaies extérieures, il pensa qu'elles pourraient aider à la cicatrisation des ulcères internes; suivant lui, elles agissent par ce procédé qu'on a appelé depuis irritation substitutive; elles changent, dit-il, en une affection aiguë, c'est-à-dire susceptible d'une solution favorable, une maladie chronique, et dans laquelle, par conséquent, l'effort médicateur de la nature est inférieur au mal qu'il doit vaincre. Cette théorie semble acceptable en ce qui concerne le catarrhe et l'engorgement du tissu pulmonaire autour du tubercule. Bien qu'en général consécutifs, ces accidents, avons-nous dit, deviennent un élément important de la maladie et favorisent les progrès du processus morbide; ils peuvent être modifiés par la médication sulfuro-thermale, qui en même temps relève l'activité organique, stimule le travail nutritif, et peut être ramenée ainsi dans ses effets essentiels aux deux conditions que nous avons indiquées comme bases du traitement.

D'après ce que nous venons de dire, vous comprendrez, messieurs, que c'est surtout dans la forme chronique, dans la forme scrofuleuse, dans la période apyrétique, que les Eaux-Bonnes se montrent efficaces. Une réaction fébrile intense, des sueurs profuses, une tendance hémoptoïque prononcée, constituent autant de contre-indications; une grande excitabilité nerveuse est une circonstance défavorable. Ces règles cependant, il faut le dire, souffrent des exceptions. J'ai vu des sujets très-excitables, mais en même temps débilités ou lymphatiques, qui prenaient des Eaux-Bonnes avec succès; et quant aux hémoptysies, on a adressé à ces eaux des reproches bien exagérés. Sans doute elles peuvent favoriser une congestion hémorrhagique du poumon chez des sujets prédisposés, mais en les donnant avec prudence, en faisant prendre aux malades des bains de pieds quotidiens avec l'eau minérale dont les propriétés stimu-

lantes augmentent l'action dérivative, on peut éviter cet accident. Je n'ai pas besoin de vous dire ce que vous savez tous, c'est que par cela même qu'un médicament est actif, il peut devenir dangereux s'il est mal administré; mais je puis vous affirmer que pendant les trois années que j'ai passées aux Eaux-Bonnes, je n'ai jamais vu d'hémoptysie qu'on puisse leur imputer. Sans doute, sur 1000 ou 1200 tuberculeux qui chaque année fréquentent cette station thermale, il en est qui crachent le sang, mais chez beaucoup, l'hémoptysie arrive avant l'usage des eaux, et peut-être la plupart du temps être imputée aux fatigues du voyage, et peut-être aussi à la diminution de la pression atmosphérique. J'ai observé deux ou trois fois des hémoptysies pour ainsi dire épidémiques, c'était chaque fois après de violents orages et de brusques variations barométriques. J'ai souvent administré les eaux à des malades à peine guéris d'hémoptysies qui s'étaient déclarées pendant leur voyage ou immédiatement après leur arrivée, et elles ne se sont pas renouvelées; mais dans ce cas, je le répète, il faut procéder avec la plus grande circonspection, et si l'hémorrhagie était abondante ou opiniâtre, il serait prudent de s'abstenir. De toutes façons, il convient de commencer par de petites doses, des quarts de verre ou des demi-verres au plus, quelquefois deux cuillerées seulement répétées deux ou trois fois par jour, en laissant une heure d'intervalle environ entre la dernière dose et le repas suivant.

Bordeu faisait boire l'eau minérale pendant les repas, mais je crois préférable la méthode que je vous indique, et qui a été instituée par ses successeurs. Cependant j'ai encore rencontré des malades qui suivaient les anciens errements. En général on coupe les Eaux-Bonnes avec du lait et une infusion mucilagineuse assez chaude, quand on les boit loin de la source, pour les ramener à la température originelle. On édulcore ce mélange avec du sirop de gomme ou de capillaire, qu'on peut remplacer par du sirop de coings, s'il survient un peu de diarrhée, accident que l'usage des Eaux-Bonnes et son mélange avec du lait provoquent chez certains sujets. Chez les personnes disposées aux palpitations, on y ajoute un peu de sirop de digitale; dans certains cas, le sirop diacode sera indiqué pour calmer l'irritation intestinale ou bronchique. On étendra plus ou moins l'eau minérale suivant les dispositions individuelles. A la source même, certains malades la préfèrent pure ou édulcorée avec du sirop simple.

Il n'est pas rare de trouver des gens qui supportent moins bien l'eau transportée que l'eau prise à la source. La chimie peut nous rendre compte de cet effet. L'eau subit des transformations qui peuvent la

rendre plus excitante; le sulfure se décompose en partie par l'action de l'air contenu dans l'eau, il se forme de l'hydrogène sulfureux bien reconnaissable à son odeur caractéristique; si la bouteille reste en vidange, le sulfure s'oxyde, se transforme en hyposulfite, peut-être en sulfate, et au bout de quelques heures on peut n'avoir qu'un liquide à peu près inerte. Aussi, habituellement, je conseille de ne prendre que des quarts de bouteille et de boire deux quarts ou deux demi-verres, le matin, à une heure de distance, ou si l'on espace davantage les deux doses, d'entamer chaque fois une nouvelle bouteille.

Il est rare à la source qu'on dépasse la dose de deux ou trois verres dans les vingt-quatre heures chez les tuberculeux. La durée de la saison hydrothermale est de vingt à vingt-cinq jours, elle est subordonnée d'ailleurs à la manière dont cette médication est tolérée. Aux Eaux-Bonnes, si le malade la supporte bien, très-souvent après quelques jours de repos pendant lesquels il boit du lait d'ânesse, on lui fait faire une seconde saison, en général beaucoup plus courte que la première.

Si dans quelques cas l'amélioration se manifeste pendant l'usage des eaux, il est plus commun qu'elle ne survienne qu'après la saison thermale; le malade éprouve de nouveau, ou pour la première fois, s'il ne les avait pas encore éprouvés, des phénomènes d'excitation qui indiquent la saturation.

On cesse le traitement, on prescrit alors l'usage du lait d'ânesse ou de jument pendant deux ou trois semaines, et ce n'est quelquefois qu'après un, deux ou même trois mois que le travail modificateur est accompli, et que le malade recueille tout le bénéfice de la médication thermale.

Chez des sujets lymphatiques, sans réaction, qu'il fallait stimuler énergiquement, et qui ne présentaient pas de lésions profondes, j'ai fait quelquefois prendre des bains minéraux en commençant par des demi-bains, en ayant soin que la moitié supérieure du corps fût protégée par un double vêtement de flanelle. Je faisais élever graduellement le niveau de l'eau si le malade s'en trouvait bien et n'éprouvait pas de dyspnée. En général, après chaque bain entier, je conseillais un pédiluve d'eau minérale.

Je vous ai dit, messieurs, que je préférais dans les affections de poitrine les Eaux-Bonnes aux autres eaux sulfureuses; vous verrez cependant des médecins conseiller indifféremment Caunterets ou les Eaux-Bonnes. Je ne crois pas pourtant que Caunterets puisse soutenir la comparaison; outre sa minéralisation inférieure, la source de la Raillière est à 2 kilomètres de Caunterets, tandis qu'aux Eaux-Bonnes, les maisons

sont groupées autour de l'établissement thermal, ce qui permet, sans fatiguer le malade, de fractionner les doses autant qu'on le juge convenable. En outre, tandis que la vallée des Eaux-Bonnes est abritée de tous côtés par une ceinture de montagnes, et que l'air y est habituellement très-calme, celle de Caunterets plus élevée de 200 mètres est un corridor ouvert à la violence des vents; je ne veux pas dire par là que jamais on n'ait vu de tuberculeux guérir aux eaux de Caunterets, j'ai entendu quelques malades se louer de leurs effets; mais ce que je soutiens, c'est que les Eaux-Bonnes doivent être préférées dans l'immense majorité des cas.

On envoie aussi quelquefois des phthisiques à Bagnères-de-Luchon; si, par ses conditions climatiques, cette station est infiniment supérieure à Caunterets, préférable peut-être à beaucoup d'autres stations pyrénéennes, les eaux me paraissent beaucoup trop excitantes pour des tuberculeux. J'ai connu plusieurs malades qui s'en sont très-mal trouvés, et pour en repousser l'usage, au moins d'une manière générale, dans le traitement de la phthisie, j'invoquerai le témoignage de M. Fontan, si bon juge en pareille matière, et dont les beaux travaux sur les eaux de Bagnères-de-Luchon ont si puissamment contribué à la vogue dont jouit actuellement cette station thermale; cet habile médecin les croyait dangereuses pour les tuberculeux.

Je ne vous parlerai pas des autres sources sulfureuses qu'on a préconisées dans le traitement de la phthisie, l'expérience qu'on en a faite n'est pas suffisante pour leur assigner un rang, et déterminer ce qu'on peut en attendre.

Les eaux d'Ems m'ont semblé surtout convenir aux sujets nerveux, excitables, pour lesquels les Eaux-Bonnes seraient trop excitantes, chez lesquels l'élément dyspeptique domine, ou qui sont disposés à la diarrhée.

Les eaux du Mont-Dore, si efficaces dans certaines bronchites, dans certaines laryngites, dans des affections asthmatiques qui semblent liées à la diathèse arthritique, me paraissent d'une utilité beaucoup plus restreinte dans la phthisie.

J'insisterai davantage sur une eau minérale que j'ai expérimentée avec succès dans certaines formes de phthisie; je veux parler de l'eau arsenicale de la Bourboule (1). Nous savions déjà que l'arsenic est doué

(1) Les trois pages qui suivent sont extraites d'un Mémoire publié dans le *Bulletin de thérapeutique*, t. LXXII, p. 145.

d'une puissance remarquable pour relever le travail nutritif, pour activer les fonctions d'hématose; il semble de plus avoir une propriété spéciale pour la curation du rhumatisme chronique, et l'expérience a depuis longtemps consacré son efficacité dans l'asthme, la bronchite, la laryngite et même dans la tuberculose où se dessine un élément arthritique.

Depuis longtemps on envoyait aux eaux du Mont-Dore les malades atteints de ces différentes affections, quand la chimie est venue révéler la présence de l'arsenic dans les eaux du Mont-Dore.

Nous verrons qu'il y a près du Mont-Dore une eau dont la minéralisation est bien plus riche, mais dont la puissance thérapeutique n'a point encore été l'objet d'une étude scientifique sérieuse. Jusqu'à ce que la science ait éclairé les actes intimes qui se produisent sous l'influence d'un médicament, il faut nous contenter de la donnée empirique, l'accepter cependant sous bénéfice d'inventaire, et la contrôler par l'expérimentation.

Je la poursuis, cette expérimentation, depuis plusieurs mois et avec l'attention qu'elle mérite. J'avais, bien auparavant, étudié l'action thérapeutique de l'arséniate de soude et de la solution de Fowler, quand l'eau minérale de la Bourboule a été mise à ma disposition.

Cette eau, qui jaillit du sol à une très-petite distance du Mont-Dore, dans une vallée inférieure et mieux exposée au soleil, est bien plus riche en arséniate de soude. D'après Thénard, elle renfermerait, par litre, 20 milligrammes de ce sel. Des analyses plus récentes ne lui en attribuent que 14 milligrammes 1/2. Mais elle contient, en outre, 3 grammes 1/2 de chlorure de sodium, et un autre sel qui est aussi un puissant modificateur de la nutrition, le bicarbonate de soude, dans la proportion de 2 grammes 1/4. Ainsi :

0 ^{gr} ,014	ou 0 ^{gr} ,020	d'arséniate de soude.
3	,34	de chlorure de sodium.
2	,27	de bicarbonate de soude.
Avec 0	,38	d'acide carbonique.

Voilà une composition chimique exceptionnelle, unique même en Europe, si je ne me trompe.

Au nombre des effets immédiats que produit l'usage de cette eau prise en boisson, j'ai constaté souvent une augmentation de l'appétit. Quelquefois cette augmentation ne s'est manifestée qu'après de légers accidents dyspeptiques, des coliques suivies de selles muqueuses.

A part ces légers troubles, qu'il est toujours facile d'éviter ou de faire disparaître, les effets que nous avons obtenus ont été souvent favorables. Ils se manifestent par un accroissement de l'embonpoint, la coloration plus vive du teint, une certaine vivacité dans les mouvements, le développement des forces. Je commence ordinairement par en prescrire, chaque jour, deux demi-verres qui doivent être pris immédiatement avant les repas, édulcorés ordinairement avec du sirop d'écorce d'oranges amères, ou dans l'intervalle des repas, tiédés par l'addition d'une petite quantité de lait bouillant. Quelques malades la supportent mieux quand ils la boivent en mangeant mêlée à du vin. J'augmente graduellement, sans dépasser ordinairement la dose de deux verres dans les vingt-quatre heures. Si quelque accident gastrique ou intestinal se développe sous l'influence de cette médication, j'ajoute à chaque dose une ou deux gouttes de teinture thébaïque. La durée du traitement a été de vingt à trente-cinq jours. J'ai engagé les malades à répéter cette cure une ou deux fois dans l'année, suivant les effets obtenus.

Les faits se graveront mieux dans l'esprit que les assertions dogmatiques, aussi je veux appuyer celles-ci de quelques observations.

Au commencement de cette année, j'étais appelé auprès d'une femme éminemment nerveuse, d'une constitution chétive, appartenant à une famille de tuberculeux et qui déjà offrait elle-même tous les caractères de la phthisie commençante : amaigrissement, toux, sueurs nocturnes, etc. Je l'envoyai aux Eaux-Bonnes; mais elle y prit l'eau minérale à trop haute dose, malgré mes recommandations, et elle revint dans un état de surexcitation excessive. Je lui prescrivis l'usage des calmants et je lui conseillai d'aller passer l'hiver dans le Midi. A son retour, elle souffrait encore et le nervosisme était développé chez elle au plus haut point. C'est dans ces conditions que je la soumis à l'usage de l'eau de la Bourboule. Au bout de trois semaines, la toux était apaisée, l'embonpoint revenait, et elle avait subi en même temps une vraie transformation morale; le calme et la sérénité avaient remplacé l'irritabilité et la mélancolie qui la tourmentaient auparavant.

Il y a cinq ou six jours, j'ai revu un jeune homme dont l'état m'avait autrefois beaucoup alarmé. C'est le fils d'un pharmacien qui est mort tuberculeux. Quand je le vis pour la première fois, avec deux honorables confrères, il avait de la fièvre, et je lui trouvai des craquements au sommet droit. Nous cherchâmes d'abord à apaiser les phénomènes aigus; et puis nous l'engageâmes à user de l'eau de la Bourboule. Il en a bu plus longtemps que nous ne l'avions prescrit, pendant quatre mois,

et je le retrouve maintenant, mangeant bien, ne toussant plus, avec une mine excellente et en apparence tout à fait guéri. Je l'ai engagé à suspendre la médication, pour la reprendre cet hiver, pendant huit jours chaque mois.

Une domestique, qui avait au sommet droit des signes non équivoques de tuberculisation pulmonaire, m'est encore revenue la semaine dernière ne souffrant plus et se croyant guérie, après avoir fait usage de l'eau de la Bourboule, que je lui avais prescrite quelque temps auparavant.

Après ces trois cas, je ne veux vous en citer qu'un autre, qui n'est pas le moins frappant.

C'est celui d'un malade à la fois diabétique, goutteux et tuberculeux, qui avait de la fièvre, des râles et des craquements humides étendus aux deux sommets. J'ai tenté, chez lui, l'eau de la Bourboule, en désespoir de cause et en quelque sorte pour essayer quelque chose. Eh bien, la tuberculisation a été enrayée dans sa marche, la toux et l'expectoration ont diminué, l'appétit est revenu. Mais, en même temps, cet homme a été repris d'un accès de goutte continu qui ne l'a plus quitté. A l'Hôtel-Dieu, malgré l'influence défavorable du séjour nosocomial, j'ai obtenu chez plusieurs malades des résultats très-satisfaisants. Cependant, je n'ai pas toujours été aussi heureux. Il m'est arrivé de n'obtenir aucune amélioration et même d'être obligé de suspendre le traitement commencé. Pas plus que les autres médications opposées à la phthisie, l'eau de la Bourboule ne peut espérer des succès constants. Je serais bien heureux si l'expérience confirmait les conclusions auxquelles semblent conduire ces premiers essais, et si j'avais mis une arme de plus entre vos mains, contre une maladie qui, le plus souvent, se joue de nos efforts.

Sans doute, l'eau de la Bourboule ne va pas détrôner les autres eaux minérales qui sont déjà en possession d'une juste notoriété. Elle ne fera pas tort à l'eau du Mont-Dore, sa voisine et sa parente en minéralisation. Mais elle sera une note nouvelle dans la gamme thermale à laquelle appartiennent le Mont-Dore, Ems et Royat. Ces différentes eaux peuvent répondre à certaines nuances de constitution et d'état morbide, auxquelles le tact du médecin doit savoir les adapter.

Depuis que ces pages ont été écrites, six années d'observation ont confirmé les espérances que faisais concevoir ces premiers essais, l'appel que j'adressais alors à mes confrères a été entendu. L'eau de la Bourboule a pris dans la thérapeutique la place qu'elle méritait, les malades se pressent chaque année plus nombreux autour de ses sources, et j'es-

père que cette affluence engagera les habitants à modifier la mauvaise installation, l'absence de confort et même de soins hygiéniques dont se plaignent tous ceux qui se rendent à la Bourboule.

J'ai vu bien des fois sous l'influence de cette médication la marche de la tuberculose enrayée ou ralentie, les adénopathies bronchiques se résoudre. Je crois que chez les sujets très-nerveux, très-excitables, chez lesquels un élément arthritique donne sa note au milieu de l'évolution tuberculeuse, l'eau de la Bourboule est préférable aux eaux sulfureuses.

En général, quand cette évolution est accompagnée de phénomènes réactionnels très-accentués, d'une fièvre opiniâtre et continue qui a les caractères de l'hectique bien décidés, je pense qu'on doit interdire aux malades les voyages aux sources minérales. J'en ai vus cependant dans ces conditions qui ont supporté les eaux de la Bourboule et qui n'eussent certainement pas pris impunément les eaux sulfureuses.

Ces eaux conviennent encore dans les cas si communs où à la maladie pulmonaire s'ajoute une complication anémique, à laquelle il serait imprudent d'opposer les ferrugineux, ou lorsque les premières menaces de la phymatose éclatent au milieu des orages d'une première menstruation difficile et irrégulière. L'eau de la Bourboule, comme la médication arsenicale, est alors un des meilleurs stimulants de l'hématopoïèse.

Je les craindrais beaucoup moins que les eaux sulfureuses chez les malades qui ont des hémoptysies fréquentes et abondantes; je n'oserais pas cependant affirmer qu'elles ne puissent pas, comme tous les stimulants, favoriser quelquefois le retour de ces accidents.

La fixité de leurs principes minéralisateurs les rend admirablement propres à l'exportation. Aussi, chez un grand nombre de phymateux, je les fais alterner pendant l'hiver avec l'huile de foie de morue, administrant celle-ci pendant vingt jours et réservant les dix autres à l'eau de la Bourboule.

Quoiqu'en général je ne la donne et que je crois sage de ne donner un médicament aussi actif qu'à doses interrompues, j'ai vu des malades qui en avaient pris pendant trois ou quatre mois de suite avec avantage.

D'autres, au bout de peu de temps, éprouvent des phénomènes dyspeptiques qui engagent à les suspendre. M. le docteur Choussy, auquel je dois d'avoir pu faire sur cette eau les expériences dont j'ai indiqué plus haut les résultats, et qui lui-même en a fait l'objet d'un travail très-intéressant, croit que dans certains cas elle peut provoquer des accidents d'hépatite. Ce fait, qui est en rapport avec les observations de Garrod sur les inconvénients de la médication arsenicale, doit fortifier